

ler dans la nuit si je rencontre quelqu'un, et je me procurerai des vêtements avant le jour... J'ai mon idée...

Lantier était né à Troyes, nous le savons. Il connaissait donc parfaitement la ville, quoiqu'il l'eût quittée depuis dix-neuf ans. Par des rues détournées il gagna les bords de la rivière qui baigne la vieille cité.

Aux quais se trouvaient amarrés plusieurs de ces immenses bateaux couverts qu'on nomme chalands. La plupart possédaient à l'arrière des cabines où logent les marinières lorsqu'ils sont loin de toute ville.

— Je me rappelle parfaitement les habitudes du marin d'eau douce, se dit Léopold, et je ne les crois point changées. Les bateaux tout chargés et prêts à partir doivent être habités... Ceux qui attendent le chargement ne le sont pas. Les marinières vont souper et coucher à l'auberge, mais ils laissent des effets dans leurs cabines... En me donnant un peu de mal, je trouverai ce qu'il me faut pour gagner Romilly, et là je me nipperrai convenablement... Mieux aurait valu ne point commettre d'effraction, mais je n'ai point le choix des moyens... Il faut jouer le tout pour le tout... L'oncle Vallerand me donnera du papier Garat pour passer en Amérique... Il m'en donnera de gré ou de force, et je dirai : « Zut ! » aux gendarmes !

Une horloge sonna dans le lointain. Lantier fit halte et prêta l'oreille. Il compta quatre coups.

— Déjà quatre heures, murmura-t-il. Dans deux heures il fera petit jour... Dépêchons-nous...

Et, descendant la berge, il se dirigea vers les embarcations. Devant lui se trouvait un chaland de première taille, dont les larges flancs s'élevaient à une grande hauteur au-dessus des eaux grossies.

— Bateau vide... se dit l'évadé. La cabine est à l'arrière. Les portes des cabines sont solides, je connais ça, mais il y a une petite fenêtre dont on ne se défie pas et qui me servira...

Une planche, formant pont-volant conduisait du quai au chaland. Léopold s'engagea sur cette planche avec des précautions infinies pour amortir le bruit de ses pas, et glissa le long du plat-bord, gagna l'arrière et s'arrêta près de la cabine. Un étroit escalier conduisait à la tranchée sur laquelle s'ouvrait la porte.

La lune, très basse à l'horizon maintenant, projetait des lueurs pâles.

— Assurons-nous d'abord s'il y a quelqu'un... pensa Léopold.

Il frappa doucement à la porte, n'obtint aucune réponse et frappa de nouveau, mais un peu plus fort. Même silence.

— La cambuse est vide ! fit-il entre ses dents. En avant, et de l'ouvrage pour le vitrier !...

Tirant de sa poche un mouchoir, il le trempa dans une flaque d'eau laissée au fond du chaland par les dernières pluies, ensuite il le roula autour de son poing. Ceci achevé, il leva le bras et donna un coup sec dans une des petites vitres de la fenêtre. Le carreau vola en éclats. Lantier attendit quelques secondes.

Lorsqu'il fut certain que le bris de la vitre n'avait éveillé personne, il passa la main par le trou, chercha la targette, la fit jouer, poussa la fenêtre qui s'ouvrit, et s'en servit en guise de porte pour pénétrer dans la cabine.

Il y faisait noir comme dans un four. Il fallait donc chercher à tâtons, car se procurer de la lumière eût été non seulement de l'imprudence mais de la folie. Les mains que le fugitif promena sur les parois ne tardèrent pas à rencontrer des vêtements pendus à des clous.

Il les palpa, remplaçant le sens de la vue par celui du toucher.

— Un pantalon ! murmura-t-il, et du drap d'une jolie force ! C'est utile par le froid qu'il fait !... Un gilet... une vareuse... un chapeau de feutre... Rien n'y manque ! Oh ! oh ! qu'est-ce que je sens là ?... Un paletot ! ! Saperlipopette, il se mettait bien, le marin d'eau douce ! Ai-je eu de la veine de tomber juste sur son bateau !...

Lantier changea vivement de costume.

— Tout ça me va comme un gant ! ! continua-t-il. On croirait, parole d'honneur, que ces « frusques » ont été faites sur mesure ! Ma voilà nippé pour mon voyage ! !

Il retira les menus objets qui contenaient les poches de ses vêtements de prisonnier, fit un paquet de cette défroque compromettante et lança ce paquet au dehors. Ensuite, avec une agilité peu commune, il sortit de la cabine comme il y était entré, c'est-à-dire par la fenêtre, ramassa les effets tombés sur le pont du bateau et les jeta dans la rivière.

— En route maintenant ! dit-il alors, tout va bien ! !

Et il gagna la route qui devait le conduire à Romilly. Quand le jour parut il tira d'une de ses poches un petit miroir rond qu'il ouvrit en se demandant :

— Suis-je méconnaissable ?

Quand il se fut regardé, un sourire de satisfaction écarta ses lèvres.

— Les gardiens de la Centrale eux-mêmes ne me reconnaîtraient pas sous ce costume ! pensait-il.

Il hâta le pas, quitta la grande route et prit un chemin de traverse pour gagner un village qu'il connaissait et où il n'aurait rien à redouter de la police départementale.

Tout en marchant d'un pas rapide il combinait son plan. Dans le village où il comptait se reposer il se ferait passer pour un marinier, propriétaire d'un bateau de transport et en quête d'un chargement de blé pour Paris.

A jeun depuis la veille et n'ayant point fermé l'œil, il avait faim et il était brisé de fatigue. Il entra dans une auberge et se fit servir à déjeuner. Là on le prit pour un homme du métier tant il parlait avec compétence de la navigation fluviale et du commerce des grains.

Après son repas il demanda une chambre, il se jeta sur le lit, dormit une heure ou deux, sortit ensuite pour se rendre chez quelques gros fermiers, afin de continuer son rôle, et eut grand soin de leur proposer des prix de transport inacceptables.

Naturellement il ne conclut rien, revint dîner à l'auberge où il avait déjeuné, et aussitôt après le tombée de la nuit se mit en route pour Romilly.

Il voulait attendre une heure convenable pour se présenter au château de Viry-sur-Seine où, selon l'employé du palais de justice de Troyes, résidait le député Robert Vallerand.

## VII.

Nous avons vu Marguerite Berthier, veuve Bertin, prendre à la gare de l'Est le train qui devait, à une heure et quelques minutes, s'arrêter à Romilly.

À l'heure réglementaire, le train stoppa. Marguerite descendit. Un commissionnaire chargea sur son épaule son léger bagage et la conduisit à « l'Hôtel de la Marine, » l'un des plus confortables de cette jolie petite ville bâtie en amphithéâtre sur les bords de la Seine, très pittoresque en cet endroit et semée d'îlots verdoyants.